

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

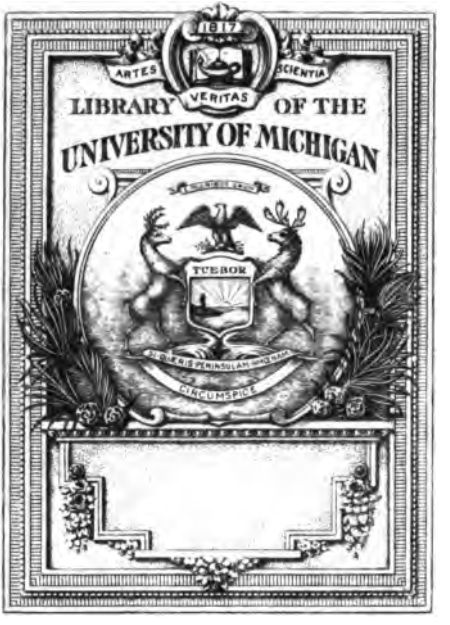
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1951
.A8
E2

A. NOBLET.



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1951
.A8
E2

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS, COMEDIE EN TROIS ACTES;

Léonor Jean Christine Soulas

PAR M. D'ALLAINVAL.

NOUVELLE ÉDITION;

Conforme à la Représentation.

A AMSTERDAM.

Et se trouve à PARIS.

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Place Cambray.

1791.

ACTEURS.

M. MATHIEU, frère de Madame Abraham.

DAMIS, cousin & amant de Benjamine.

UN COMMISSAIRE, } Parens de Madame
UN NOTAIRE, } Abraham.

PICARD, Laquais de Madame Abraham.

LE MARQUIS DE MONCADE.

UN COMMANDEUR, } Amis du Marquis.
UN COMTE, }

M. POT-DE-VIN, Intendant du Marquis.

UN COUREUR du Marquis.

MADAME ABRAHAM.

BENJAMINE, Fille de Madame Abraham.

MARTON, Suivante de Benjamine.

La Scène est à Paris, chez Madame Abraham.

Dauthor
Souv. Dram. fd
Com. Dgt
2-8-34

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS; COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

Madame ABRAHAM.

ENFIN, ma chère Benjamine, c'eſt donc ce ſoir que tu vas être l'épouſe de M. le Marquis de Moncade ! Il me tarde que cela ne ſoit déjà ; & il me ſemble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE.

J'en ſuis plus impatiente que vous ; ma mère ; car, outre le plaiſir de me voir femme d'un grand Seigneur, c'eſt que, comme cette affaire s'eſt traitée depuis que Damis eſt à ſa campagne, je ſerai ravie qu'à ſon retour il me trouve mariée, pour m'épargner ſes reproches.

Madame HABRAHAM.

Eſt-ce que tu ſonges encore à Damis ?

BENJAMINE.

Non, ma mère. Mais que voulez-vous ? Il eſt neveu de feu mon père ; nous avons été élevés enſemble : je ne connoiſſois perſonne plus aimable que lui, j'ignorois même qu'il en fût ; je lui trouvois de l'eſprit, du mérite : il étoit amuſant, tendre, complaiſant ; je l'aimois auſſi.

Madame HABRAHAM.

Qu'il perd auprès de ce jeune Seigneur ! qu'il eſt défait ! qu'il eſt petit ! qu'il eſt mince ! Son mérite paroît ridicule, ſa tendreſſe mauſſade. C'eſt un petit homme de Palais, la tête pleine de Livres, attaché à ſes Procès, un Bourgeois tout uni, ſans manières, ennuyeux, doucereux à donner des vapeurs.

BENJAMINE.

Vive le Marquis de Moncade ! le beau point de vue ! que de légéreté ! quelle vivacité ? quel enjouement ! quelle nobleſſe ! quelles graces ſur-tout.

Madame HABRAHAM.

Les Bourgeoiſes, qui ne ſont pas connoiſſeuſes en bons airs, appellent cela étourderies, indiſcrétions, impoliteſſes; mais cela eſt charmant : les femmes de qualité en ſentent tout le prix; & ce ſont elles qui les ont mis ſur ce pied-là.

BENJAMINE.

Que j'ai de graces à rendre à la mauvaiſe fortune de Monſieur le Marquis!

Madame ABRAHAM.

A ſa mauvaiſe fortune, dis-tu!

BENJAMINE.

Du moins, ma mère, eſt-ce au dérangement de ſes affaires que je le dois; &, ſans les cent-mille francs qu'il vous devoit, je ne l'aurois jamais connu.

SCENE II.

MARTON, BENJAMINE, Madame ABRAHAM.

BENJAMINE.

QUEST-CE, Marton? C'eſt lui, apparemment.

MARTON, *à Madame Abraham.*

Madame, voilà M. Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE.

Mon oncle?

Madame ABRAHAM, *à Benjamine*

L'incommode viſite! Comment lui déclarer votre mariage? Cependant il n'y a plus à reculer.

BENJAMINE, *à Madame Abraham.*

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance.

Madame ABRAHAM.

Oui, il a l'eſprit ſi peuple! J'avois cru qu'en épouſant une fille de condition, comme il a fait, cela le décraſſeroit : mais point du tout; je ne ſais où j'ai pêché un ſi ſot frère. Voilà comme étoit feu votre père.

MARTON.

Oh! Mademoiſelle n'en tient point.

BENJAMINE.

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec M. le Marquis?

Madame ABRAHAM.

Non, garde-t-en bien.

BENJAMINE.

Il ne donnera jamais ſon conſentement.

Madame ABRAHAM.

On s'en paſſera. Ne faudra-t-il point, parce qu'il plaît à M. Mathieu, que vous épouſiez ſon Damis, que vous renonciez à

être Marquise, à être l'épouse d'un Seigneur, à figurer à la Cour? Vraiment : Monsieur Mathieu, je vous le conseille ! venez un peu m'étourdir de vos raisonnemens ; je vous attends.

MARTON.

Le voilà. (*Elle sort.*)

SCENE III.

BENJAMINE Madame ABRAHAM, M. MATHIEU. M. MATHIEU *rit.*

AH, ah, ah, ah.

Madame ABRAHAM *à Bajamine.*

Qu'a-t-il donc tant à rire ?

M. MATHIEU.

Ma soeur, ma nièce, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte.

Madame ABRAHAM *à M. Mathieu.*

Sur le compte de Benjamine?

M. MATHIEU.

Oui, Madame Abraham, & sur le vôtre aussi : elle va vous réjouir, sur ma parole. On vient de me dire que.... Oh ! ma foi, cela est fort plaisant.

Madame ABRAHAM.

Achevez donc.

BENJAMINE *à part.*

Sa gaieté me rassure.

M. MATHIEU.

On vient donc de me dire que vous mariez ce soir Benjamine à un jeune Seigneur de la Cour, à un Marquis : est-ce que cela ne vous fait pas plaisir ?

BENJAMINE.

Pardonnez-moi, mon oncle, puisque cela vous en fait. (*Bas à Madame Abraham.*) Il le prend mieux que nous ne pensions.

Madame ABRAHAM.

Et qu'avez-vous répondu ?

M. MATHIEU.

Quoi ! ma soeur, ai-je dit, -- Oui, votre soeur, votre propre soeur, Madame Abraham. -- Bon, bon ! quel peste de conte ! -- Rien n'est plus vrai. -- Et non, je ne vous crois point. Quelle apparence ! ma soeur qui fait encore actuellement le commerce elle-même, donner sa fille à un Marquis ! Allons donc, vous vous moquez. -- Mais vous ne riez pas, vous autres.

Madame ABRAHAM.

Il n'y a que les impertinens qui en rient.

BENJAMINE.

Je n'y vois rien de risible, mon oncle.

M. MATHIEU.

Ma foi, vous avez raiſon de vous fâcher toutes les deux, vous avez plus d'eſprit que moi; & j'ai eu tort de prendre la choſe en riant; je ne penſais pas que c'étoit vous donner un ridicule.

Madame ABRAHAM.

Que voulez-vous dire, Monſieur Mathieu, avec votre ridicule?

M. MATHIEU.

Laiſſez, laiſſez-moi faire; je m'en vais retrouver ces impertinens Nouvelliſtes, & leur laver la tête d'importance.

Madame, ABRAHAM.

Qui vous prie de cela?

M. MATHIEU.

Ils vont trouver à qui parler.

BENJAMINE.

Il faut les mépriſer.

M. MATHIEU.

Non, morbleu! non, votre honneur m'eſt trop cher.

Madame ABRAHAM.

Quel tort font-il à notre honneur.

M. MATHIEU.

Quel tort, ma ſoeur, quel tort! Si ce bruit ſe répand, que penſera de vous toute la Ville? On vous regardera partout comme des folles.

Madame ABRAHAM.

Et nous voulons l'être. La Ville eſt une ſotte, & vous auſſi, Monſieur mon frère.

BENJAMINE.

Eſt-ce une follie, mon oncle, que d'épouſer un homme de qualité.

M. MATHIEU.

Comment donc! la choſe eſt-elle vraie?

BENJAMINE.

Eh! mais, mon oncle....

Madame ABRAHAM.

Hé bien, oui, elle eſt vraie.

M. MATHIEU, *ſtupéfait.*

Ma ſoeur!

Madame ABRAHAM.

Hé bien, mon frère; il ne faut point tant ouvrir les yeux, & faire l'étonné. Qu'y a-t-il donc là-dedans de ſi étrange? Ma fille eſt puiſſamment riche; &, depuis la mort de ſon père, j'ai encore augmenté conſidérablement ſon bien; je veux qu'elle s'en ſerve, qu'il lui procure un mari qui lui donne un beau nom dans le monde, & à moi de la conſidération; & jugez ſi je choiſis bien: c'eſt M. le Marquis de Moncade.

M. MATHIEU.

Y ſongez-vous ? C'eſt un Seigneur ruiné.

Madame ABRAHAM.

Nul ne ſait mieux que moi ſes affaires, mon frère. J'ai des billets à lui pour plus de cent-mille francs. C'eſt un préſent de noce que je lui ferai ; &, demain, il ſera auſſi à ſon aiſe qu'aucun autre Seigneur de la Cour.

M. MATHIEU.

Et Benjamine y ſera-t-elle à ſon aiſe ? Vous allez ſacrifier à votre vanité le bonheur & le repos de ſa vie.

Madame ABRAHAM.

Cela me plaît.

M. MATHIEU.

Qu'au moins mon exemple vous touche. Riche Banquier, par un folle entêtement de Nobleſſe, j'épouſai une fille qui n'avait pour bien que ſes aïeux, quels chagrins, quels mépris ne ne m'a-t-elle pas fait eſſuyer, tant qu'elle a vécu !

Madame ABRAHAM.

Vous les méritez, apparamment

M. MATHIEU.

Elle & toute ſa famille puiſaient à pleines mains dans ma caiſſe, & elle ne croyait pas que je l'euſſe encore aſſez payée.

Madame ABRAHAM.

Elle avait raiſon, vous ne ſavez pas ce que c'eſt que la qualité.

M. MATHIEU.

Je n'étais ſon mari qu'en peinture, elle craignait de déroger avec moi, en un mot, j'étais le George Daudin de la Comédie.

Madame ABRAHAM.

Elle en uſait encore trop bien avec vous.

M. MATHIEU.

N'expoſez point ma nièce à endurer des méptis.

Madame ABRAHAM.

Des mépris, à ma fille ! des mépris ! Ma fille eſt-elle faite pour être mépriſée ? Monſieur Mathieu, en vérité, vous êtes bien piquant, bien inſultant, pour me dire ces pauvretés en face : il n'y a que vous qui parliez comme cela. Et ſur quoi donc jugez-vous qu'elle mérite du mépris ? Qu'a-t-elle, s'il vous plaît, qui ne ſoit aimable ? Voilà un viſage fort laid, fort déſagréable ! Je ne ſais, ſi vous n'étiez pas mon frère, ce que je ne vous ferois point dans la colère où vous me mettez.

BENJAMINE

Mon oncle, quand Monſieur le Marquis ne ſerait pas un galant-homme, comme il eſt, je me flatterois, par ma complaiſance, de gagner ſon affection.

M. MATHIEU.

Quoi ! vous auſſi, ma nièce ? Pouvez-vous oublier ainſi Damis ?

Madame ABRAHAM.

Laiſſez-là votre Damis. Qu'allez-vous lui chanter ? Qu'il étoit neveu de feu ſon père ? Elle le ſait bien. Qu'il la lui avoit promiſe en mariage ? J'en conviens. Que c'eſt un Conſeiller, aimable, plein d'eſprit ? Tout ce qu'il vous plaira. Qu'il n'eſt point comme les autres jeunes Magiſtrats, dont le cabinet eſt dans les aſſemblées & dans les bals ? Tant mieux pour lui. Qu'il aime ſon métier, qu'il y eſt attaché, qu'il cherche à le remplir avec honneur & conſcience ? Il ne fait que ſon devoir.

M. MATHIEU.

Ajoutez à cela que j'ai promis d'aſſurer mon bien à Benjamine; & que, ſi elle n'eſt pas à Damis, mon bien ne ſera pas à elle.

Madame ABRAHAM.

Eh ! gardez-le, Monſieur Mathieu, gardez-le; elle eſt aſſez riche par elle-même; & ce ſerait trop l'acheter, que d'écouter vos ſots raiſonnemens.

M. MATHIEU.

Je le garderai auſſi, Madame Abraham. Adieu, adieu. Et, quand je reviendrai vous voir, il fera beau.

Madame ABRAHAM.

Adieu, Monſieur Mathieu, adieu.

SCÈNE IV.

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

BENJAMINE.

Voilà mon oncle bien en colère contre nous.

Madame ABRAHAM.

Permis à lui.

BENJAMINE.

Vous auriez pu, ce me ſemble, lui annoncer la choſe un peu plus doucement; peut-être y auroit-il donné ſon agrément.

Madame HABRAHAM.

Et que m'importe ?

BENJAMINE.

Je ſuis au déſeſpoir de me voir brouillée avec lui.

Madame ABRAHAM.

Bon, bon ! ah ! qu'il ſe déſâchera bientôt; il t'aime. Je ne ſuis pas trop fâché, moi, qu'il nous boude un peu; cela l'éloignera d'ici pour quelques jours : & je n'aurais pas été fort contente qu'on l'eût vu figurer ici ce ſoir en qualité d'oncle, parmi les

les Seigneurs qui viendront, ſans doute, à tes noces. C'eſt un aſſez méchant plat que ſa perſonne. Dieu merci, nous en voilà défaits. Je veux auſſi éloigner tous mes parens. Ce ſont des gens qu'il ne faut plus voir déſormais.

SCENE V.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

MARTON.

MIſéricorde! Pour moi, je crois que l'enfer eſt déchaîné aujourd'hui contre votre mariage : voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

BENJAMINE, *à Marton.*

Damis ? quoi ? il eſt de retour ?

MARTON, *à Benjamine.*

Apparemment.

Madame ABRAHAM, *à Marton.*

Vas-t-en lui dire qu'il n'y a perſonne. Mais, non, non, non, reviens; il vaut mieux....

MARTON, *à Madame Abraham.*

Hâtez-vous de réſoudre, il approche.

Madame ABRAHAM.

Eh! faut-il tant de façons ? Il faut le congédier.

BENJAMINE, *à Madame Abraham.*

Pour moi, je me retire, je ne ſaurois ſoutenir ſa vue.

Madame ABRAHAM, *à Benjamine.*

Marton nous en défera. (*A Marton*) Change-t-en.

MARTON.

Très-volontiers : vous n'avez qu'à dire.

Madame ABRAHAM.

Il faut que tu lui donnes ſon congé; mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTON.

Oh! laiſſez-moi faire. Je ſais comment m'y prendre; c'eſt une partie de plaiſir pour moi.

BENJAMINE.

Marton, ne le maltraité point. Renvoie-le le plus doucement que tu pourras. Il me fait pitié.

MARTON.

Rentrez, rentrez.

SCENE VI.

MARTON, *ſeule.*

DE la pitié pour un homme de robe! la pauvre eſpèce de fille! Je crois, le Ciel me pardonne, qu'elle l'aime encore; mais j'y vais mettre ordre. Oh! ma foi, il tombe en bonne main : le voilà.

SCENE VII.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

BOn jour, Marton.

MARTON.

Bon jour, Monſieur.

DAMIS.

Comment ſe portent ma chère Benjamine, & Madame Abraham ma tante ?

MARTON.

Bien.

DAMIS.

Elles vont être bien joyeuſes de me voir de retour ?

MARTON.

Oui.

DAMIS.

L'impatience de les revoir m'a fait laiſſer, à ma Terre, mille affaires imparfaites.

MARTON.

Il falloit y reſter pour les terminer ; elles en auroient été charmées : &, en votre place, j'y retournerois ſans les voir.

DAMIS.

Vas, folle, vas m'annoncer ; je brûle de les embraſſer.

MARTON.

Elles n'y ſont pas, Monſieur.

DAMIS.

On m'a dit là-bas qu'elles y étoient.

MARTON.

Hé bien ! on m'a défendu de faire entrer perſonne : cela revient au même.

DAMIS.

Vas, vas toujours. Cette défenſe, à coup ſûr, n'eſt pas pour moi.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monſieur : elle eſt pour vous plus que pour perſonne, pour vous ſeul.

DAMIS.

Que veux-tu dire ! Explique-toi.

MARTON.

Comment ? vous n'y etes pas encore. Vous avez la conception bien dure ; cela eſt clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé tout crûment. C'eſt votre faute, au moins. Je voulais vous envelopper cette malhonneteté dans un compliment ; mais vous ne voyez rien. Ma maîtreſſe donc m'a chargé de vous prier, de ſa part, de ne plus l'aimer,

de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus penſer à elle ; bien entendu que de ſon côté, elle vous en promet autant.

DAMIS.

Ah, Ciel! Benjamine ceſſerait de m'aimer?

MARTON.

La grande merveille!

DAMIS.

Quel crime, quel malheur peut m'attirer aujourd'hui ſa haine? De quoi ſuis-je coupable à ſon égard? Que lui ai-je fait.

MARTON.

Eh! non, Monſieur Damis, elle ne ſe plaint point de vous. Mais mettez-vous en ſa place. Vous ne lui avez dit juſqu'ici que des douceurs bourgeoiſes, qui courent les rues, que chaque fille ſait par coeur en naiſſant. Il lui vient un jeune Seigneur, un Marquis de la haute volée; il ne pouſſe point de fleurettes, point de ſoupirs, il ne parle point d'amour, ou, s'il en parle, c'eſt ſans ſembler le vouloir faire, par diſtraction; mais il il étale une figure charmante, il apporte avec ſoi des airs aiſés, diſſipés, raviſſans; il chante, il parle en meme tems, & de mille choſes différentes à la fois: tout ce qu'il dit n'eſt le plus ſouvent que des riens, que des bagatelles que tout le monde peut dire; mais, dans ſa bouche, ces riens plaiſent, ces bagatelles enchantent, ce ſont des nouveautés, elles en ont les graces; il parle d'épouſer, il parle de la Cour, de nous y faire briller. Cela eſt tentant, & vous conviendrez qu'il n'y a point de femme aſſez ſotte pour ſe piquer de conſtance en pareil cas.

DAMIS.

Quoi! elle va épouſer un homme de Cour?

MARTON.

Oui, s'il vous plaît, Monſieur le Marquis de Moncade; &, à ſon exemple, moi, je renonce à votre Champagne, & je me donne à l'Ecuyer de Monſieur le Marquis.

DAMIS.

Monſieur le Marquis de Moncade? Marton, je n'ai donc plus d'eſpérance?

MARTON.

Bon! il y a un dédit de fait: & c'eſt ce ſoir qu'ils s'épouſent. Auſſi, il falloit que vous allaſſiez à votre Campagne! Eh! mort de ma vie, à quoi vous ſert donc d'avoir tant étudié, ſi vous ne ſavez pas qu'il ne faut jamais donner à une femme le tems de la réflexion?

DAMIS.

Benjamine infidelle! je veux lui parler.

MARTON.

cela eſt inutile, Monſieur.

DAMIS.

Je veux voir comment elle ſoutiendra ma préſence.

MARTON.

Vous n'entrerez pas.

DAMIS.

Que je lui diſe un mot.

MARTON.

Point. Que ces gens de robes ſont tenances

SCENE VIII.

LE MARQUIS DE MONCADE, *obſervant de loin*; DAMIS, MARTON.

DAMIS.

MA chère Marton!

MARTON.

Toutes ces douceurs ſont inutiles.

DAMIS.

Toi, qui es ordinairement ſi bonne

MARTON.

Je ne veux plus l'être.

DAMIS.

Veux-tu me voir à tes genoux?

MARTON.

Eh! levez-vous, Monſieur.

DAMIS.

Non, je vais mourir à tes pieds, ſi tu es aſſez cruelle, aſſez dure, pour me refuſer la faveur.....

LE MARQUIS, *ſans être vu, à part.*

Les faveurs!

MARTON.

Que voulez-vous, Monſieur?

DAMIS.

Tiens, ma chère Marton, voilà ma bourſe.

LE MARQUIS.

Oh, oh! diable, diable! il offre ſa bourſe! il eſt, ma foi, tems que je vienne au ſecours de la pauvre enfant. (*Il s'approche de Damis & de Marton.*)

DAMIS.

Prends-là, de grace.

MARTON, *regardant la bourſe.*

Il m'attendrit...

LE MARQUIS *ſe mettant entre eux deux.*

Courage, Monſieur, courage; mais, ma foi, vous ne vous y prenez pas mal.

DAMIS *s'en allant.*

Que je ſuis malheureux!

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Hé! non, hé! non, que je ne vous faſſe pas fuir. Revenez donc, Monſieur, revenez donc. Je veux vous ſervir auprès de Marton : je ſuis fâché qu'elle vous refuſe.

DAMIS.

Ah! Monſieur, laiſſez-moi me retirer.

LE MARQUIS.

Allez, je vais la gronder d'importance des tourmens qu'elle vous fait ſouffrir.

SCENE IX.

LE MARQUIS, MARTON.

LE MARQUIS.

Comment, comment! Marton, tu rebutes ce jeune-homme; tu le déſeſperes? Mais vraiment tu as tort, il eſt aſſez aimable. Tu te piques de cruauté! Et ſi, mon enfant, & ſi, cela eſt vilain, C'eſt la vertu des petites gens.

MARTON.

Mais, monſieur le Marquis....

LE MARQUIS.

Oh! quand tu verras le grand monde, tu apprendras à penſer, cela te formera.

MARTON.

Avec votre permiſſion....

LE MARQUIS.

Toi, cruelle, Marton? avec ces yeux brillans, ce nez fin, cette mine fripone, ce regard attrayant? je n'aurais jamais crue cela de toi. A qui ſe fier déſormais? Tout le monde y ſeroit trompé comme moi, Toi, cruelle!

MARTON.

Eh! non, monſieur le Marquis.....

LE MARQUIS.

Eh! tu ne l'es pas? Tant mieux, mon enfant, tant mieux. Je te rends mon eſtime, ma confiance : cela te rétablit dans mon eſprit. Mais, dis-moi, qu'eſt-ce que ce jeune ſoupirant? N'eſt-ce pas quelque petit Avocat?

MARTON.

Non, Monſieur le Marquis : c'eſt un Conſeiller.

LE MARQUIS.

Un Conſeiller! La peſte, Marton! un Conſeiller? mais, ventrebleu, tu choiſis bien : tu as du goût, tu reſſembles à ta maîtreſſe : tu cherches à t'élever, je t'en félicite.

MARTON.

Monſieur le Marquis, vous me faites trop d'honneur. Ce

jeune homme eſt Damis, couſin de ma maîtreſſe, & ci-devant ſon amant, à qui je viens de donner ſon congé.

LE MARQUIS.

Damis, dis-tu? C'eſt Damis qui ſort? c'eſt à Damis que je viens de parler? Ah! morbleu, je ſuis au déſeſpoir. Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit? je lui aurais fait mon compliment de condoléance. Mais friponne, tu en ſais long, tu cherches à rompre les chiens : non, non, tu n'y réuſſiras pas, je ne prends point le change: je l'ai vu à tes genoux, j'ai entendu qu'il te demandait des faveurs, tu étais interdite, & j'ai ſurpris un de tes regards qui promettait.....

MARTON.

Toute la faveur qu'il voulait de moi, était de l'introduire auprès de ma maitreſſe.

LE MARQUIS.

Et que ne me le diſais-tu? je l'aurais introduit moi-même, c'eſt un plaiſir que j'aurais été ravi de lui faire. Tu ne me connais pas : j'aime à rendre ſervice. Benjamine l'a donc aimé autrefois.

MARTON.

Oui, Monſieur, ils ont été élevés enſemble, on lui promettait pour mari. Le moyen de ne pas aimer un homme, dont on doit être la femme.

LE MARQUIS.

Oui, tu dis bien : le moyen de s'en empêcher! il eſt vrai, cela eſt fort difficile.

MARTON.

Mais ma maîtreſſe ne l'aime plus; & je viens de lui ſignifier, de ſa part, de ne plus venir ici.

LE MAQUIS.

Mais, mais cela eſt dur à elle, cela eſt inhumain: renvoyer, congédier ainſi pour moi un ſoupirant, un jeune homme qu'on aimait, un mari promis! Oh!.... Et lui, comment a-t-il prie cela? Commment a-t-il reçu ce compliment?

MARTON.

Avec déſeſpoir.

LE MARQUIS.

En effet, cela eſt déſeſpérant. je compatis à ſa peine. Mais tu devais bien lui dire, pour le conſoler, que c'était moi, un Seigneur, Monſieur le Marquis de Moncade, qui lui enlevait ſa maîtreſſe; cela lui aurait fait entendre raiſon, ſur ma parole.

MARTON.

Bon! la raiſon eſt bien faite pour ceux qui aiment!

LE MARQUIS.

A propos, où eſt donc [illegible] monde? D'où vient que je

ne vois perſonne, ni mere ni fille ? Ne ſont-elles pas ici ? Benjamine eſt-elle encore couchée ? vas l'éveiller.

MARTON.

Elle s'eſt levée dès le matin. Eſt-ce qu'une fille peut dormir la veille de ſes nôces ? Elle eſt toujours ſur les épines ?

LE MARQUIS.

Oui, je conçois que ſon imagination a à travailler.

SCENE X.

Mme. ABRAHAM, LE MARQUIS, MARTON.

MARTON, *au Marquis.*

Voilà déjà Madame Abraham.

Madame ABRAHAM.

Eh ! M. le Marquis, quoi ! vous êtes ici ?

LE MARQUIS, *à Madame Abraham.*

Vous voyez, depuis une heure.

Madame ABRAHAM.

D'où vient donc que mes gens ne m'avertiſſent pas ? voilà d'étranges coquins !

LE MARQUIS.

Et je commençais à me plaindre furieusement contre vous & contre votre fille.

Madame ABRAHAM.

Je vous prie de m'excuſer.

LE MARQUIS.

Je vous excuse.

Madame ABRAHAM.

Marton, vas auprès de ma fille : qu'elle vienne au plus vîte ici.

MARTON ſort.

SCENE XI.

Mme. ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comment diable, Madame Abraham, comment diable ! je n'y prenais pas garde. Quel ajuſtement ! quelle parure ! quel air de conquête ! en honneur on vous trouveroit encore des retours de jeuneſſe : oui, on ne vous donnerait jamais l'âge que vous avez.

Madame ABRAHAM.

Vous êtes bien obligeant, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, je le dis comme je le penſe. Quel âge avez-vous bien, Madame Abraham ? Mais ne me mentez pas, je ſuis connoiſſeur.

Madame ABRAHAM.

Monſieur le Marquis, je compte encore par trente. J'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame Abraham, cela vous plaît à dire. Trente-neuf

ans ! avec un eſprit ſi mûr, ſi conſommé, ſi ſage, cette élévation de ſentimens, ce goût noble, ce viſage prudent ? vous me rompez aſſurément. Vous avez trop de mérite, trop d'acquis, pour n'avoir que trente-neuf ans. Oh ! ma foi, vous pouvez vous donner hardiment la cinquantaine, & ſans crainte d'être démentie.

Madame HABRAHAM.

On s'en fâcheroit d'un autre ; mais vous donnez à tout ce que vous dites une tournure ſi polie.... Monſieur le Marquis, le Notaire a-t-il paſſé à votre Hôtel pour vous faire ſigner le contrat ?

LE MARQUIS, *galamment.*

Non, pas encore. Nous ſignerons ce ſoir.

Madame HABRAHAM.

J'aurois été charmée que vous y euſſiez vu les avantages que je vous fais.

LE MARQUIS.

Eh ! madame Abraham, parlons de choſes qui nous réjouiſſent ; toutes ces formalités m'aſſomment. Ne vous l'ai-je pas dit ? je me repoſe ſur vous de tous mes intérêts.

Madame ABRAHAM.

Ils ne ſont pas en de méchantes mains, je vous aſſure.

LE MARQUIS.

Eh ! je le ſais.

Madame ABRAHAM.

Je m'y démets entierement à vous de tous mes biens.

LE MARQUIS.

Eh ! madame Abraham, laiſſons tout cela, je vous prie. Vous verrez tantôt avec Pot-de-vin, mon Intendant : il doit venir : vous vous arrangerez avec lui.

Madame ABRAHAM.

Je viens de faire porter à votre Hôtel mille louis pour faire les faux-frais des nôces.

LE MARQUIS.

Non, madame Abraham, je ne veux point de cela.

Madame ABRAHAM.

Ah ! monſieur le Marquis....

LE MARQUIS.

Exigez-vous abſolument que cela ſoit ainſi ? Eh ? bien, allons, je les accepte. Etes-vous contente ? En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Je me donne au diable, il faut que j'aye bien de la complaiſance.

Madame ABRAHAM.

Il eſt vrai ; mais.....

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je ſuis pourtant fâché contre vous : on diroit que je n'épouſe votre fille que pour votre argent. Vous m'ôtez le mérite d'une tendreſſe déſintéreſſée. Là, madame Habraham, voilà qui eſt fini, parlons de votre fille. Hem ? ne la verrons-nous point ? La voilà peut-être ? Non ; c'eſt un de vos gens.

SCENE XII.

UN LAQUAIS, Madame ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS.

MAdame, on vous demande.

Madame ABRAHAM, *au Laquais.*

Qu'eſt-ce ?

LE LAQUAIS.

Monſieur le Commandeur de....

Madame ABRAHAM.

Qu'il attende.

LE LAQUAIS *ſort.*

SCENE XIII.

Madame ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QU'il attende ! Ah ! madame Abraham, cela eſt impoli. Un homme de condition ! Un Commandeur !

Madame ABRAHAM.

C'eſt un emprunteur d'argent ; & je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas ; gardez-le toujours cela vous déſennuiera, & j'aurai quelquefois le plaiſir de vous aller viſiter dans votre caiſſe. Allez, allez faire affaire avec le Commandeur.

Madame ABRAHAM.

Vous laiſſerai-je ſeul vous ennuyer ?

LE MARQUIS.

Non, non, je ne m'ennuierai point.

Madame ABRAHAM.

C'eſt pour un inſtant, & j'entends ma fille.

Elle ſort.

SCENE XIV.

LE MARQUIS, *ſeul.*

LEs ſottes gens, que cette famille ! il y auroit, ma foi, pour en mourir de rire. Mais il y a déja huit jours que cette Comédie dure, & c'eſt trop : heureuſement elle finira ce ſoir : ſans cela, je déſeſpererois d'y pouvoir tenir plus long-tems, & je les enverrois au diable, eux, & leur argent. Un homme comme moi l'acheteroit trop.

SCENE XV.

BENJAMINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *tendrement.*

Eh ! venez donc, Mademoiſelle, venez donc. Quoi ! me laiſſer ſeul ici, m'abandonner ! cela eſt-il bien ? Cela eſt-il joli ? Je vous le demande.

BENJAMINE.

Monſieur le Marquis, je ſuis excuſable. J'étais à m'accommoder pour paraître devant vous : mais comme je ſavais que vous étiez ici, plus je me dépêchais, moins j'avançais, tout allait de travers : je croyais que je n'en viendrais jamais à bout. Cela me déſeſpérait.

LE MARQUIS *gracieuſement*

C'était donc pour moi que vous vous arrangiez, que vous vous pariez ? je ſuis touché de cette attention. Vous êtes aujourd'hui belle comme un Ange. Je ſuis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE.

Oui, monſieur le Marquis ; je ferai mon bonheur le plus doux de vous voir tous les momens de ma vie.

LE MARQUIS.

Eh ! Mademoiſelle, vous avez un air de qualité ; défaites-vous donc de ces diſcours, & de ſes ſentimens bourgeois.

BENJAMINE.

Qu'ont-ils donc d'étrange ?

LE MARQUIS.

Comment ! ce qu'ils ont d'étrange ? Mais ne voyez-vous pas qu'on n'agit point ainſi à la Cour ? Les femmes y penſent tout différemment ; & loin de s'enſevelir dans un mari, c'eſt celui de tous les hommes qu'elles voient le moins.

BENJAMINE.

Comment pouvoir ſe paſſer de la vue d'un mari qu'on aime ?

LE MARQUIS.

D'un mari qu'on aime ! Mais cela eſt fort bien ; continuez, courage. Un mari qu'on aime ! Gardez-vous bien de parler ainſi, cela vous décrierait, on ſe moquerait de vous. Voilà, diroit-on, le Marquis de Moncade, où eſt donc ſa petite femme, elle ne le perd pas de vue, elle ne parle que de lui, elle en eſt folle. Quelle petiteſſe ! quel travers.

BENJAMINE.

Eſt-ce qu'il y a du mal à aimer ſon mari ?

LE MARQUIS.

Du moins, il y a du ridicule. A la Cour, un homme ſe marie, pour avoir des héritiers ; une femme, pour avoir un nom ; & c'eſt tout ce qu'elle a de commun avec ſon mari.

BENJAMINE.

Se prendre ſans s'aimer ! le moyen de pouvoir bien vivre enſemble ?

LE MARQUIS.

On y vit le mieux du monde, en bons amis. On ne s'y pique ni de cette tendreſſe bourgeoiſe, ni de cette jalousie qui dégraderoit un homme comme il faut. Un mari, par exemple, rencontre-t-il l'amant de ſa femme. — Eh ! bon jour, mon cher chevalier. Où diable te fourres-tu donc ? je viens de chez toi : il y a un ſiecle que je te cherche. Mais, à propos, comment ſe porte ma femme ? Etes-vous toujours bien enſemble ? Elle eſt aimable au moins ; &, d'honneur, ſi je n'étois ſon mari, je ſens que je l'aimerois. D'où vient donc que tu n'es pas avec elle ? Ah, je vois, je vois.... je gage que vous êtes brouillés enſemble. Allons, allons, je vais lui envoyer demander à ſouper pour ce ſoir : tu y viendras : & je veux te racommoder avec elle.

BENJAMINE.

Je vous avoue que tout ce que vous me dites, me paroît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Je le crois franchement. La Cour eſt un monde bien nouveau pour qui ne l'a jamais vu que de loin. Les manières de ſe mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penſer, tout cela paroît étranger ; on y tombe des nues, on ne ſait quelle contenance tenir. Pour nous, nous y ſommes à l'aiſe, parce que nous ſommes les naturels du pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez bientôt : il n'eſt pas mauvais. Mais, (*lui prenant la main*) allons faire un tour de jardin, je vous y donnerai encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce pays.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTON, M. POT-DE-VIN.

MARTON.

Monsieur Pot-de-Vin, je viens de vous annoncer à monsieur le Marquis de Moncade, & il va venir.

POT-DE-VIN.

Je vous ſuis bien obligé, mademoiſelle Marton.

MARTON.

Monsieur Pot-de-vin, vous le connoiſſez donc, monsieur le Marquis de Moncade ?

POT-DE-VIN.

Si je le connois ? vraiment, je le crois : j'ai l'honneur d'être ſon Intendant.

MARTON.

Son Intendant ? Quoi ! vous ne l'êtes donc plus de ce Préſident chez qui nous nous ſommes vus autrefois ?

POT-DE-VIN.

Fi donc, mademoiſelle Marton, fi donc ! un homme de robe ! eſt-ce une condition pour un Intendant ! Ce Préſident ne devoit pas un ſou, il payoit tout comptant, tout paſſoit par ſes mains ; point de mémoires, pas le moindre petit procès : il n'y avoit pas de l'eau à boire pour moi dans cette maiſon, je n'y faiſois rien, je me rouillois : j'y perdois mon tems & ma jeuneſſe ; j'y enterrois le talent qu'il a plu au ciel de me donner.

MARTON.

Chez monsieur le Marquis, je crois que vous le faites bien valoir le talent ?

POT-DE-VIN.

Oh ! ma foi, parlez-moi d'un grand Seigneur pour avoir un Intendant. Quelle nobleſſe chez eux ! quelle générosité ! quelle grandeur d'ame ! Dès qu'on veut ouvrir la bouche pour leur parler de leurs affaires, ils baillent ; ils s'endorment, ils regardent comme au-deſſous d'eux d'y penſer ſeulement ; c'eſt un tems qu'on vole à leurs plaisirs : on ne leur rend aucun compte, ils n'entrent dans aucuns détails ; & monsieur le Marquis pouſſe ces belles manières plus loin qu'aucun autre. Chez lui, je taille, je rogne, tout comme il me plaît : j'afferme ſes terres, je caſſe les baux, je diminue les loyers, j'abats, je plante, je vends, j'achete, je plaide, ſans qu'il ſe mêle de rien, ſans qu'il le ſache.

MARTON.

Vous le ruineriez, je gage, ſans qu'il s'en apperçût.

POT-DE-VIN.

Juſtement. Mais je ſuis honnête-homme.

MARTON.

Bon ! à qui le dites-vous ? Eſt-ce que je ne vous connais pas ?

POT-DE-VIN.

Ah ! que madame Abraham a d'eſprit ! que c'eſt une femme bien aviſée, bien prudente ! elle fait là une bonne affaire, de donner ſa fille à monſieur le Marquis ; &, entre nous,

mademoiſelle Marton, elle doit m'en avoir quelque obligation,

MARTON.

A vous, monſieur Pot-de-vin?

POT-DE-VIN.

Oui, oui, à moi, &, ſi je diſais un mot, quoique la choſe ſoit bien avancée, je la ferais manquer.

MARTON.

Comment donc?

POT-DE-VIN.

Depuis que le bruit s'eſt répandu que monſieur le Marquis épouſe mademoiselle Benjamine, dans toutes les rues où je paſſe, je suis arrêté par un nombre infini de gros Financiers & d'Agioteurs. — Eh! Monſieur Pot-de-Vin, me disent-ils; mon cher monsieur Pot-de-vin, j'ai une fille unique, belle comme l'amour, & des millions. — Meſſieurs, il n'eſt plus tems, j'en suis fâché. Monſieur le Marquis a fait un dédit. — Eh! nous le paierons avec plaiſir, nous l'acheterons tout ce qu'il vaudra. Monſieur Pot-de-vin, voilà ma bourſe; monſieur Pot-de-vin voilà mille louis: prenez, livrez-nous ſa main, qu'il épouſe ma fille; vous le pouvez, ſi vous voulez: au moins parlez-lui de nos richeſſes.

MARTON.

C'eſt-à-dire, qu'il ne ſe donne qu'au plus offrant & dernier enchériſſeur. Et vous les rebutez-tous?

POT-DE-VIN.

Je vous en réponds. Ils ne manquent pas de me dire :— Ah! madame Abraham vous a mis de dans ſes intérêts? — Non, Meſſieurs, elle ne m'a encore rien donné. —Cela n'eſt pas poſſible, monſieur Pot-de-vin; elle ſent trop le prix du ſervice que vous lui rendez, elle doit le payer au poids de l'or. — je ne ſuis pas intéreſſé, Meſſieurs. — Mademoiſelle Marton, ne manquez pas de faire valoir à madame Abraham mon déſintéreſſement.

MARTON.

Non, non, j'en aurai ſoin.

POT-DE-VIN.

Dites-lui bien que ſi monſieur le Marquis ſavait cela, peut-être changerait-il de viſée; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTON.

Ah! monſieur Pot-de-vin, monſieur Pot-de-vin, que vous êtes bien nommé!

POT-DE-VIN.

Ce mariage ne vous fera pas de tort; votre compte s'y

trouvera, mademoiſelle Marton : monsieur le Marquis inſpirera la générosité à ſon épouſe : vous verrez vos profits croître au centuple ; & vous connaîtrez la différence qu'il y a de ſervir la femme d'un Seigneur ou celle d'un Bourgeois.

MARTON.

Voici monsieur le Marquis, je vous laiſſe avec lui.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

POT-DE-VIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

HÉ bien, qu'eſt-ce ? Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur Pot-de-vin ? Quoi ! me venir relancer juſqu'ici ? En vérité, vous êtes un terrible homme, un homme étrange, un homme éternel, un ombre, une Furie attachée à mes pas. Çà, parlez donc, que voulez-vous ? Qui vous amène ?

POT-DE-VIN.

Monsieur le Marquis, c'eſt par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ? Ah ! oui, à propos ; vous avez raiſon, c'eſt moi qui vous l'ai ordonné, je n'y penſais pas, je l'avois oublié, j'ai tort. Monsieur Pot-de-vin, c'eſt ce ſoir que je me marie.

POT-DE-VIN.

Monsieur le Marquis, je le ſais.

LE MARQUIS.

Vous le ſavez donc ? Et tout eſt-il prêt pour la cérémonie ? mes équipages.

POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mes carroſſes ſont-ils bien magnifiques ?

POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le Marquis ; mais le Carroſſier....

LE MARQUIS.

Biens dorés ?

POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le Marquis ; mais le Doreur....

LE MARQUIS.

Les Harnois bien brillans ?.....

LE MARQUIS.

Oui, monsieur le Marquis ; mais le Sellier....

LE MARQUIS.

Ma livrée bien riche, bien leſte, bien chamarrée ?....

POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le Marquis : mais le Tailleur, le marchand de Galon.....

LE MARQUIS.

Le Tailleur, le marchand de Galon, le Doreur, le Diable: qui ſont tous ces animaux là ?

POT-DE-VIN.

Ce ſont ceux.....

LE MARQUIS.

Je ne les connais point, & je n'ai que faire de tous ces gens-là. voyez, voyez avec eux, & avec madame Abraham.

POT-DE-VIN.

Mais, monsieur le Marquis.....

LE MARQUIS.

Oui, voyez avec eux. N'entendez-vous pas le Français? Cela n'eſt-il pas clair? Arrangez-vous; ce ſont vos affaires.

POT-DE-VIN.

Avec la permiſſion de monsieur le Marquis....

LE MARQUIS.

Avec ma permiſſion? monsieur Pot-de-vin, vous etes mon Intendant, je vous ai pris pour faire mes affaires. N'eſt-il pas vrai que, ſi je voulais prendre la peine de m'en meler moi-meme, vous me ſeriez inutile, & que je ſerais fou de vous payer de gros gages? Vous ſavez que je ſuis le meilleur Maître du monde, j'en paſſe par tout où il vous plaît: je ſigne tout ce que vous voulez, & aveuglément, je ne chicane ſur rien: du moins, uſez-en de meme avec moi: laiſſez-moi vivre, laiſſez-moi reſpirer.

POT-DE-VIN, *tirant un papier de ſa poche.*

Monsieur le Marquis, voici mon dernier mémoire, que je vous prie d'arreter.

LE MARQUIS.

Vous continuez de me perſécuter: arreter un mémoire ici? Eſt-ce le tems, le lieu? Eh! nous le verrons une autre fois.

POT-DE-VIN.

Il y a une ſemaine que vous me remettez de jour à autre. Je n'ai que deux mots.

LE MARQUIS.

Voyons donc: il faut me défaire de vous.

POT-DE-VIN.

(*Il lit.*)

Mémoire des frais, miſes & avances faits pour le ſervice de monſieur le Marquis de Moncade, par moi, Pierre-Roch Pot-de-Vin, Intendant de mon dit Sieur le Marquis....

LE MARQUIS.

Eh! l'aiſſez-là ce maudit préambule.

(*Il ſe jette dans un fauteuil.*)

POT-DE-VIN.

Premièrement....

(*Le Marquis frédonne un air, & Pot-de-Vin s'arrête.*)

LE MARQUIS.

Continuez, continuez, je vous écoute.

POT-DE-VIN.

Pour un petit dîner que j'ai donné au Procureur, à ſa maîtreſſe, à ſa femme & à ſon Clerc, pour les engager à veiller aux affaires de monſieur le Marquis, cent-ſept livres

LE MARQUIS *ſe lève, & répete deux pas de Ballet.*

Fort bien, fort bien, allez toujours votre train.

POT-DE-VIN.

Item, pour avoir mené les ſuſdits à l'Opéra, voiture & rafraîchiſſemens y compris, ſoixante-huit livres onze ſous ſix deniers.

LE MARQUIS *chante.*

C'eſt trop languir pour l'hinumene ;
C'eſt trop, c'eſt trop.

POT-DE-VIN.

Pardonnez-moi, monsieur le Marquis, ce n'eſt pas trop : en honnête-homme, j'y met du mien.

LE MARQUIS, *riant.*

Eh ! qui diable vous conteſte rien monſieur Pot-de-Vin ! je n'y ſonge ſeulement pas. Quoi ! voulez-vous encore m'empêcher de chanter ? c'eſt une autre affaire. Achevez vîte.

POT-DE-VIN.

Item, pour avoir été Parrain du fils de la femme du Commis du Secrétaire du Rapporteur de monſieur le Marquis, cetn-quinze livres. Ietm...

LE MARQUIS, *lui arrachant la mémoire.*

Eh ! morbleu, donnez. Item ! hem ! quel chien de jargon me parlez-vous là : Donnez ; j'ai tout entendu, j'arrete votre mémoire. Votre plume. Voilà qui eſt fait. Dorénavent je ſerai contraint de vous faire une trentaine de blancs ſignés, que vous remplirez de vos comptes, afin de n'avoir plus la tête rompu de ſes balivernes.

SCENE III.

M. POT-DE-VIN, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

MOn cher Marquis.

LE MARQUIS, *courant à l'embraſſade.*

Ah ! c'eſt toi, gros Commandeur ? Allez, allez, monſieur Pot-de-Vin : ayez ſoin de tout ce que je vous ai ordonné, & revenez bientôt voir madame Abraham.

M. POT-DE-VIN *ſort.*

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

AH ! Marquis, Marquis, je t'y prends avec monſieur Pot-de

de-vin chez madame Abraham ! je te devine, mon cher : le fait eſt clair, tu viens emprunter....

LE MARQUIS.

Moi, emprunter ? Fi donc, Commandeur, fi donc ! Pour toi, ta viſite n'eſt point équivoque, je t'ai entendu annoncer.

LE COMMANDEUR.

Je ſuis de meilleure foi que toi, Marquis. Il eſt vrai, je viens de faire affaire avec elle. Ah, quelle femme, quelle femme !

LE MARQUIS.

Comment donc ?

LE COMMANDEUR.

J'aimerais mieux mille fois avoir traité avec feu ſon mari, tout juif qu'il était. Elle m'a vendu de l'argent au poids de l'or : c'eſt la femme la plus arabe, la plus grande fripponne, la plus grande chienne....

LE MARQUIS.

Doucement, Commandeur ; doucement, ménagez les termes, ayez du reſpect, mon ami : n'injuriez point madame Abraham devant moi.

LE COMMANDEUR.

Et quel intérêt t'aviſes-tu d'y prendre ? je t'ai entendu aſſez bien jurer contre elle, & cela, il n'y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS.

Oui, j'en penſai comme toi : mais les choſes ont bien changé.

LE COMMANDEUR.

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS.

Elle va etre ma belle mere.

LE COMMANDEUR.

Ta belle mere ?

LE MARQUIS, *riant.*

Oui, mon cher Commandeur, j'épouſe ſa fille, j'épouſe ſa fille.

LE COMMANDEUR.

Allons donc Marquis, tu te moques, tu es un badin.

LE MARQUIS.

Non, la peſte métouffe.

LE COMMANDEUR.

Tu l'épouſes, là, là, ſérieuſement ?

LE MARQUIS.

Oui, très-ſérieuſement.

LE COMMANDEUR.

Par ma foi, cela eſt riſible Ah, ah, ah.

LE MARQUIS.

N'eſt-il pas vrai ? mais je ſuis las de traîner ma qualité, je veux la ſoutenir ; j'épouſerais le diable, madame Abraham

meme; elle achette l'honneur de faire porter mon nom à ſa fille, deux cents mille livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Ventrebleu, Marquis! c'eſt aſſez bien le vendre, & je ne te dis plus rien. Dieu ſai combien tu vas te réjouir, quand tu ſera un peu familiariſé avec les eſpeces de l'uſuriere. Ton Hôtel va devenir le rendez-vous de tous le plaiſirs. Mais dis-moi, madame Abraham eſt fine, ne s'en dédira-t-elle point?

LE MARQUIS.

Bon, bon! je la tient. Elle eſt auſſi folle de moi que ſa fille, & elles viennent de donner le congé à Damis, un petit Conſeiller, neveu de feu monſieur Abraham, que Binjamine aimait ci-devant.

LE COMMANDEUR.

C'eſt déja quelque choſe.

LE MARQUIS.

Et elle avoit à moi pour plus de cent-mille francs de billets, elle m'a fait un dédit de la meme ſomme.

LE COMMANDEUR.

Forbien, elle craignait que tu ne lui échappaſſe.

LE MARQUIS.

Juſtement.

LE COMMANDEUR.

Elle eſt prévoyante. A quand la noce?

LE MARQUIS.

A ce ſoir.

LE COMMANDEUR.

Oh! ma foi, je m'en prie: je t'amenerai compagnie, & je m'apprête à rire.

LE MARQUIS.

Venez, venez, venez, tous; venez vous divertir aux dépens de la noble parentée où j'entre: bernez-les, bernez-moi le premier, je le mérite. Madame Abraham, par vanité, veut éloigner ſes parens de la noce.

LE COMMANDEUR.

Oh! morbleu, qu'ils en ſoient, Marquis, ou je n'y viens pas.

LE MARQUIS.

Vas, tu ſeras content.

LE COMMANDEUR.

Ce ſont, ſans doute; des originaux qui nous réjouiront.

LE MARQUIS.

Oui, oui, des originaux, tu l'as bien dit, tu les définis à ravir. Il ſemble que tu les connoiſſes déjà; des Procureurs, des Notaires, des Commiſſaires.

LE COMMANDEUR.

Encore une fête que je me promets, c'eſt quand ta petite épouſe paroîtra la première fois à la Cour, oh ! morbleu, quelle comédie pour nos femmes de qualité !

LE MARQUIS.

Elles verront une petite perſonne embarraſſée, qui ne ſaura ni entrer, ni ſortir, ni parler, ni ſe taire ; qui ne ſaura que faire de ſes mains, de ſes pieds, de ſes yeux, & de toute ſa figure.

LE COMMANDEUR.

Oh ! elle te devront trop, Marquis, de leur procurer ce divertiſſement.

LE MARQUIS.

Ne manque pas de leur annoncer ce plaiſir.

LE COMMANDEUR.

Laiſſe-moi faire. Bien plus, je veux être ſon Ecuyer, ſon Introducteur, le jour qu'elle y fera ſon entrée. N'y conſens-tu pas ?

LE MARQUIS.

Eh ! mon cher, tu es le maître, Mais je veux te la faire connoître. Bon, elle vient à propos.

SCENE V.

LE MARQUIS, BENJAMINE, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS.

Approchez, Mademoiſelle ; voilà Monſieur le Commandeur qui veut vous faire la révérence.

LE COMMANDEUR.

Comment, comment, Marquis ! une grande Demoiſelle, bien faite, bien aimable, bien raiſonnable ! Ah ! vous êtes un frippon, vous me trompiez, mon cher, vous ne m'aviez pas dit cela.

BENJAMINE.

Vous êtes bien honnête, monſieur le Commandeur.

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Là, tout de bon, qu'en penſes-tu ? Regarde la bien, examine !

LE COMANDEUR, *au Marquis.*

Foi de Courtiſan, elle eſt adorable.

BENJAMINE, *à part.*

Que ces gens de Cour ſont galans !

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l'épouſer ?

LE COMMANDEUR.

Comment, Marquis ? je t'en loue.

LE MARQUIS.

Et qu'elle peut figurer à la Cour ?

LE COMMANDEUR.

Elle y brillera. c'était un crime, un meurtre, de l'aiſſer tant

d'attraits dans la Ville. c'eſt une pierre précieuſe qui auroit toujours été enterrée, & qu'on n'auraît jamais ſu mettre en oeuvre. Oui, oui, je vous en ſouhaite, Meſſieurs les Bourgeois, je vous en ſouhaite des filles de cette tournure. Vraiment! c'eſt pour vous juſtement qu'elles ſont faites! attendez-vous y!

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, monſieur le Commandeur s'eſt offert à vous introduire à la Cour, & vous etes en bonne main; il connaît bien le terrain.

BENJAMINE.

Je lui ſuis bien obligée.

LE COMMANDEUR.

Je ſuis ſûr, par avance, du plaiſir que vous ferez à nos Dames, & de la joie que votre venue répandra. Mais j'apperçois madame Abraham; ſon aſpect m'effarouche: je cour chez moi donner quelque ordres.

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

A la noce, ce ſoir.

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

Je m'y promets trop de divertiſſement, pour y manquer. (*Il ſort.*)

SCENE VI.

Madame ABRAHAM, LE MARQUIS, BENJAMINE.

BENJAMINE.

MA Mère, voila monſieur le Commandeur qui ſe ſauve en vous voyant paraître.

LE MARQUIS.

Oui, il a une dent contre vous, madame Abraham; & vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

Madame ABRAHAM.

Monſieur le Marquis eſt toujours badin.

LE MARQUIS.

Eh! morbleu, madame, plumez-moi ces petits bâtards de la fortune dont les peres avares ne meurent jamais: aidez-les à diſſiper en poſte le tréſor enterré de leurs peres ayant qu'ils en ſoient maîtres; c'eſt dans l'ordre; écorché-les tout vifs, je vous les abandonne: mais piller des gens de condition! des Commandeurs encore! Ah, ah! madame Abrahaïn, il y a de la conſcience.

Madame ABRAHAM.

La mienne ne me reproche rien là-deſſus.

BENJAMINE.

Cela n'empechera pas monſieur le Commandeur de venir ce ſoir à nos noces.

LE MARQUIS.

Non, & je vais écrire à quelques autres Seigneurs de mes amis, pour les en prier. Et vous, madame Abraham, avez-vous, de votre côté, fait avertir vos parens & ceux de feu votre mari!

Madame ABRAHAM.

Non, monsieur le Marquis, je n'en ai eu garde.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu garde? Et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Ma mère a raison, monsieur le Marquis, il ne faut point que ces gens-là y viennent.

Madame ABRAHAM.

Ce ne sont que de petits Bourgeois. Voilà de plaisans visages! ils auraient bonne grace à se trouver avec tous vos Seigneurs! c'est une honte que je veux vous épargner.

LE MARQUIS.

Non, madame Abraham, non, vous me connoissez mal; s'il vous plaît, qu'ils y viennent tous, ou il n'y a rien de fait. Votre famille, quelle qu'elle soit ne me fait point déshonneur. Je vais annoncer vos parens dans mes lettres à mes amis, & je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici. Mais dites-moi, là, là, parlez-moi à coeur ouvert: est-ce que vous voudriez que je les allasse prier moi-meme? volontiers, je le veux, si cela vous fait plaisir: j'y cours, vous n'avez qu'à dire, me le faire sentir.

BENJAMINE.

Ma mère, empêchez donc monsieur le Marquis d'y aller.

Madame ABRAHAM.

Eh! monsieur le Marquis, vous me faites rougir de confusion. Je serois au désespoir qu'ils vous coûtasse la moindre démarche, ils n'en valent pas la peine, &, puisque vous voulez absolument qu'ils viennent, je les vais faire avertir.

LE MARQUIS.

Pour monsieur votre frère, j'en fais mon affaire: je veux aller moi-meme le prier.

Madame ABRAHAM.

Ah! monsieur le Marquis, n'y allez pas.

LE MARQUIS.

C'est une politesse que je luis dois, je veux m'en acquitter; & sur le champ.

BENJAMINE.

Non, monsieur le Marquis, je vous en prie, vous en aurez peu de satisfaction.

LE MARQUIS.

Pourquoi? eſt-ce qu'il n'approuve pas que j'entre dans ſa famille?

BENJAMINE.

Eh! mais....

LE MARQUIS.

C'eſt-à-dire, non.

Madame ABRAHAM.

Il eſt coëffé de ſon Damis.

BENJAMINE.

C'eſt un homme ſi extraordinaire.

LE MARQUIS, *gracieuſement.*

Eh! tant mieux, ventrebleu, voilà les gens que j'aime à prier. Fût-ce un tigre, un ours, un loup-garou, je veux l'amadouer, le rendre traitable, doux comme un mouton; il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard, je n'aurai qu'à paroître.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive mal.

LE MARQUIS.

Moi? Un homme de Cour? Cela ſeroit nouveau. Ah! ne craignez rien, je réponds de lui. Vous en saurez bientôt des nouvelles. Où loge-t-il? N'eſt-ce pas ici, vis-à-vis?

Madame ABRAHAM.

Oui, monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

J'y vole. Enſuite, j'irai écrire à mes amis! (*A Benjamine*). & je veux auſſi vous écrire un mot, afin que vous voyez comment un Seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois apparemment? Hé bien! vous comparerez nos billets. Adieu, adieu. Je vais à monſieur Mathieu (*Il va pour ſortir*)

Madame ABRAHAM & BENJAMINE.

le reconduiſant.

LE MARQUIS. *ſe retournant.*

Où allez vous donc? Meſdames

Madame ABRAHAM.

Nous vous reconduiſons.

LE MARQUIS.

Eh! Meſdames, laiſſez-moi ſortir; je vous en conjure. Point de ces cérémonies-là. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

Madame ABRAHAM.

HE bien! ma fille, voilà pourtant cet homme de condition, qui, au dire de monsieur Mathieu, devait t'accabler de mépris.

BENJAMINE.

Ah! ma mère, plus je le vois, & plus j'en ſuis enchantée.

Madame ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la noce toute notre parenté, dont la vue va lui reprocher qu'il se méſallie, cela étoit dans l'ordre; nous le voulions nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'auroit fait en notre place.

Madame ABRAHAM.

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage?

BENJAMINE.

Vouloir lui-même les aller prier.

Madame ABRAHAM.

Ma fille il faut les avertir. Qu'ils viennent puiſqu'il le veut; mais la noce faite, il y a mille occaſions de rompre avec eux.

BENJAMINE.

Je tremble que mon oncle ne lui faſſe quelque malhonnêteté.

Madame ABRAHAM.

Effectivement, c'eſt un homme ſi groſſier! mais monſieur le Marquis a de l'eſprit.

BENJAMINE.

S'il pouvoit arracher son consentement?

Madame ABRAHAM.

Je ne doute point qu'il n'en vienne à bout, s'il l'entreprend.

BENJAMINE.

Il eſt vrai que rien ne lui eſt impoſſible, & qu'il fait des gens tout ce qu'il veut.

SCENE VIII.

MARTON, Mme ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTON.

Madame, monſieur Pot-de-vin, l'Intendant de monſieur le marquis de Moncade, eſt là; lui dirai-je d'entrer?

Madame ABRAHAM.

Non: je vais avec lui dans mon cabinet, & écrire en meme tems à tous nos parens. (*Elle ſort.*)

SCENE IX.

MARTON, BENJAMINE.

MARTON.

Madame votre mere dit qu'elle va écrire à tous vos parens; & pourquoi cela?

BENJAMINE.

Pour les prier de mes noces.

MARTON.

Miſéricorde! eſt-elle folle? Que voulez-vous faire de ces nigauds-là? je m'en vais l'en empêcher.

BENJAMINE.

Eh! Marton, monsieur le Marquis le veut, il s'en eſt expliqué.

MARTON.

Il falloit lui dire que c'étoient des pieds-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE.

Nous le lui avons dit.

MARTON.

Oui! par ma foi, c'eſt donc qu'il veut ſe donner la comédie.

BENJAMINE.

Je t'avouerai que, dans le fond de l'ame, je ſui charmée de les avoir pour témoins de mon bonheur, & ſur-tout mes couſines. Quelle mortification pour elles, quel creve-coeur de me voir devenir grand'Dame, de m'entendre appeller madame la Marquiſe! oh! j'en ſuis sûre, elles ne pourrons jamais ſoutenir mon triomphe. Qu'en dis-tu, Marton?

MARTON.

Aſſurément, elles en créveront de dépit.

BENJAMINE.

Je brûle qu'elles ne ſoient déjà ici.

MARTON.

Et moi, je crois déja les voir arriver, une mine alongée, un viſage d'une aune, des yeux étincelans de jalouſie, la rage dans le coeur.

BENJAMINE.

Ah! que tu les peins bien!

MARTON.

Et je les entends ſe dire les unes aux autres: — En vérité, ce n'eſt que pour ces gens-là que le bonheur eſt fait; cette petite fille creve d'ambition. Epouſer un homme de Cour! qu'a-t-elle donc de ſi aimable? Voyez! — Bon, bon! dira un autre, il eſt bien queſtion d'être aimable. Penſez-vous que ce ſoit à ſa beauté, à ſes charmes, que ce grand Seigneur ſe rend? Vous êtes bien dupes. Vous croyez qu'il l'aime? Fi donc, c'eſt ſon argent qu'il épouſe. Laiſſez faire la noce, & vous verrez comme il la mépriſera, & j'en ſerai ravie.

BENJAMINE.

Que leur mauvaiſe humeur me fera de plaiſir!

MARTON.

Ah! je le crois. Mais, ſur-tout, n'oubliez pas d'appuyer ſant ceſſe, en leur parlant, ſur les titres de leurs triſtes maris. Je les vois crever de dépit, en vous en entendant dire, en les quittant: « Adieu, meſſieurs les Notaires, les Commiſſaires, » les Procureurs: adieu, mes couſines, leurs épouſes; madame » la Marquiſe de Moncade vous baiſe bien les mains; elle vous » offre ſon crédit à la Cour où ſon rang l'appelle; diſpoſez-en

» si

» si vous en avez beſoin ». A ces mots, la conſternation ſe répand ſur tous les viſages : la foule des parens ſe diſperſe en rougiſſant, pâliſſant, frémiſſant : & nous, en riant de leur humiliation, nous partons pour la Cour, pour la Cour ! Ah ! mademoiſelle, ſentez-vous bien ce que c'eſt que la Cour ? Ah ! pour moi, la tête m'en tourne.

BENJAMINE.

Et à moi auſſi. Et Damis, comment crois-tu qu'il prenne cela ?

MARTON.

Ma foi, c'eſt ſon affaire ; il ſe conſolera de ſon mieux avec quelqu'autre.

BENJAMINE.

Il ſe conſolera avec quelqu'autre ? Quoi ! tu crois qu'il pourra m'oublier ?

MARTON.

Belle demande ! il ſeroit bien fou de ne pas le faire.

BENJAMINE.

Vas, Marton, je le connois mieux que toi : je ſuis ſûre que ma perte lui ſera bien ſenſible. Il m'aimoit trop pour pouvoir m'oublier ſi-tôt : tu verras que, n'ayant pas pu être à moi, il ne voudra jamais être à perſonne.

MARTON.

Que vous importe ?

BENJAMINE.

Il t'a donc paru bien triſte, quand tu lui as annoncé ſon congé ?

MARTON.

Fort triſte : je vous l'ai déja dit.

BENJAMINE.

Fais-moi un peu ce détail.

SCENE X.

MARTON, BENJAMINE, DAMIS.

MARTON, *à Benjamine.*

TENEZ, le voici qui vous le fera mieux lui-même.

BENJAMINE.

Sauvons-nous, Marton. (*Elle ſort*).

DAMIS, *à Benjamine, voulant la retenir.*

Arrêtez, cruelle.

SCENE XI.

MARTON, DAMIS.

MARTON.

CRUELLE ! c'eſt bien le moyen de l'arrêter. Hé ! monſieur Damis, qui diantre ! vous faites fuir ma maîtreſſe ? Je vous avois ſi bien prié tantôt de ne plus revenir.

DAMIS.

Ciel ! eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe ?

MARTON.

Nous ne ſommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'eſt pleine que de noces, d'habits, d'équipages, de Marquis, & de mille autres choſes encore plus réjouiſſantes.

DAMIS.

La perfide !

MARTON.

Que voulez-vous ? lui faire des reproches ? Imaginez que vous l'avez appelez infidelle, ingrate, inhumaine, & qu'elle vous a répondu que tel eſt ſon plaiſir. Prenez l'intention pour le fait, & portez vos doléances ailleurs. Adieu, monsieur le Conſeiller : je ſuis votre très-humble ſervante.

SCENE XII.

DAMIS, *ſeul.*

ELLE me fuit ! elle m'abandonne ! elle m'oublie ! avec quelle froideur & quel mépris elle vient de m'éviter.

SCENE XIII.

M. MATHIEU, DAMIS.

DAMIS.

AH ! monsieur Mathieu, vous voyez le plus infortuné des amans ; Benjamine, la cruelle Benjamine, votre nièce....

M. MATHIEU.

Hé bien ? hé bien ?

DAMIS.

Je ne veux plus la voir.

M. MATHIEU.

Bon !

DAMIS.

Je vais la haïr, autant que je l'ai aimée.

M. MATHIEU.

A merveille !

DAMIS.

Elle peut épouſer ſon Marquis.

M. MATHIEU.

Chanſons !

DAMIS.

Non, non ; l'infidelle ! ah, combien je la mépriſe !

M. MATHIEU.

Laiſſez-là toutes ces extravagances. Allez m'attendre chez moi. Je vais retrouver ma ſoeur, & lui parler comme il faut.

DAMIS.

Tout cela eſt inutile, mon parti eſt pris.

M. MATHIEU.

Eh! taiſez-vous, vous dis-je; je vais parler à madame Abraham & à Benjamine d'un ton qu'elles ne s'attendent pas. Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il falloit leur dire; mais ne vous embarraſſez pas, ma nièce ce ſoir ſera votre épouſe, & c'eſt moi qui vous le promets. Sortez, ſortez; allez chez moi; dans un inſtant je vous y rejoins avec de bonnes nouvelles. Adieu.

DAMIS.

Vous n'y réuſſirez pas.

M. MATHIEU.

Vous êtes ſous ma protection, c'eſt tout dire.

SCENE XIV.

M. MATHIEU, *ſeul.*

Oh, oh! Madame ma ſoeur, & vous, Mademoiſelle ma niece, par là morbleu, vous allez voir beau jeu, & je vous apprete un compliment.... Il vous faut des Seigneurs, & ruinés encore! Ah, ah! laiſſez-moi faire. Je ſuis dans une colère que je ne me poſſede pas. Nous faire cet affront!.... Que ce Monſieur le Marquis aille épouſer ſes Marquiſes & ſes Comteſſes. Ah! que je voudrais bien, à l'heure qu'il eſt, le tenir! que je le recevrais bien! que je lui dirais bien ſon fait! ni crainte, ni qualité ne me retiendraient. Je me moque de tout le monde, moi; je ne crains perſonne. Oui, je donnerais, je crois, tout mon bien maintenant pour le trouver ſous ma coupe. Quel plaiſir j'aurais à lui décharger ma bile.

SCENE XV.

LE MARQUIS, M. MATHIEU.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà apparamment mon homme; je le tiens.

M. MATHIEU, *à part.*

C'eſt lui, je penſe; qu'il vienne, qu'il vienne!

LE MARQUIS.

Monſieur, de grace, n'etes-vous pas monſieur Mathieu?

M. MATHIEU, *bruſquement.*

Oui, Monſieur. (*A part.*) Nous allons voir.

LE MARQUIS.

Et moi, monſieur le marquis de Moncade. Embraſſons-nous.

M. MATHIEU, *bruſquement.*

Monſieur je suis votre ſerviteur. (*A part.*) Tenons-bon.

LE MARQUIS.

c'eſt moi, je ſuis le vôtre, ou le diable m'emporte.

M. MATHIEU, *à part.*

voilà de nos ſerviteurs.

LE MARQUIS.

Et je viens de chez vous pour vous en assurer. Ma bonne fortune n'a pas permis que je vous y trouvasse, je vous y ai attendu; & j'y serais encore si vos gens ne m'avoient dit que vous veniez d'entrer ici.

M. MATHIEU, *à part.*

Il vient de chez moi?

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse encore. Vous ne sauriez croire à quel prix je mets l'honneur de vous appartenir. Mais ayez la bonté de vous couvrir.

M. MATHIEU.

J'ai trop de respect....

LE MARQUIS.

Eh! ne me parlez point comme cela. Couvrez-vous. Allons donc, je le veux.

M. MATHIEU.

C'est donc pour vous obéir. (*A part*). Il croit avoir trouvé sa dupe.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, souffrez, par avance, que je vous appelle de ce nom, & daignez m'honorer de celui de votre neveu.

M. MATHIEU.

Oh! monsieur le Marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sais trop ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous devrai tout.

M. MATHIEU, *à part.*

Je ne sais où j'en suis avec ses politesses.

LE MARQUIS.

Monsieur Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure.

M. MATHIEU, *un peu brusquement.*

Je ne le ferai point, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Quoi! vous me refusez cette faveur? il est vrai qu'elle est grande.

M. MATHIEU.

Oh! point du tout.

LE MARQUIS.

De grace, parez-moi du titre de votre neveu: c'est celui qui me flatte le plus.

M. MATHIEU.

Vous vous moquez.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, voulez-vous que je vous en presse à genoux? (*Il se met à genoux*).

M. MATHIEU, *ſe met auſſi à genoux pour le faire relever.*

Eh ! monsieur le Marquis, monsieur le Marquis.....mon neveu, puiſque vous le voulez.....

LE MARQUIS.

Il ſemble que vous le faſſiez malgré vous.

M. MATHIEU.

Non, monsieur. (*A part*). Le galant-homme !

LE MARQUIS.

Parlez-moi franchement ? eſt-ce que vous n'etes pas content que j'épouſe votre nièce ?

M. MATHIEU.

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à dire. Peut-etre protégez-vous Damis.

M. MATHIEU.

Non, monsieur, je vous aſſure.

LE MARQUIS.

Madame Habraham a dû vous dire.....

M. MATHIEU.

Ma ſoeur ne m'a rien dit ; & ce n'eſt que ce matin que le bruit de la ville m'a appris que vous faisiez à ma nièce l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS.

Que veut dire ceci ? Quoi ! vous ne le ſavez que de ce matin ?

M. MATHIEU.

Non, monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Et par un bruit de ville encore ? Eſt-il croyable ? Madame Abraham, quoi ! vous que j'eſtimais, en qui je trouvais quelque ſavoir-vivre, vous manquez aux bienſéances les plus eſſentielles ? Vous mariez votre fille, & vous n'en avez pas, vous-meme, informé monſieur Mathieu, votre propre frère, un homme de tête, un homme de poids ? vous ne lui avez pas demandé ſes conſeils. Ah ! madame Abraham, cela ne vous fait point d'honneur ; j'en ai honte pour vous : & je ſuis forcé de rabattre plus de la moitié de l'eſtime que je faiſais de vous.

M. MATHIEU, *bas.*

Ce courtiſan eſt le plus honnête-homme du monde. (*Haut.*) Ma ſoeur croyait encore que je n'en valais pas la peine.

LE MARQUIS.

Je vois bien que c'eſt à moi à réparer, ſa faute. Monſieur Mathieu, j'aime votre nièce, elle m'aime : ſa mère ſouhaite ardemment de nous voir unis en ſemble. Tout eſt pret pour la noce, équipages, habits, feſtins ; c'eſt ce ſoir que nous devons épouſer : mais je vais rompre, à cauſe du mauvais procédé de votre ſoeur.

M. MATHIEU.

Hé non, hé non ! monſieur le Marquis, je ne mérite pas....

LE MARQUIS.

C'en eſt fait, je n'y ſonge plus.

M. MATHIEU.

Monſieur le Marquis, il faut l'excuſer....

LE MARQUIS.

Les mauvaiſes façons m'ont toujours révolté.

M. MATHIEU.

Monſieur le Marquis, je vous en prie, oubliez cela.

LE MARQUIS.

Non, monſieur Mathieu, ne m'en parlez plus.

M. MATHIEU.

Monſieur le marquis, monſieur le marquis.... mon neveu....

LE MARQUIS.

Ah! ce nom me désarme. Madame Abraham vous a obligation, ſi je tiens ma parole.

M. MATHIEU, *à part.*

Oh ! ma foi, voilà un aimable homme.

LE MARQUIS.

Embraſſez-moi, de grace, mon cher oncle. Je cours chez moi écrire à votre nièce, & à mes amis; &, ſur le portrait que je leur ferai de vous, je ſuis ſûr qu'ils brûleront de vous connaître. Adieu, mon oncle. (*A part, en s'en allant.*) La bonne pâte d'homme!

SCENE XVI.

M. MATHIEU, *ſeul.*

JE ſuis charmé, tranſporté, enchanté de ce Seigneur : je ſuis ravi qu'il épouſe ma nièce. S'être donné la peine d'aller chez moi, m'embraſſer, m'appeller ſon oncle, vouloir que je l'appelle mon neveu, ſe fâcher contre ma ſeour à cauſe de moi ! ô quelle bonté ! quel beau naturel ! j'en ai penſé pleurer de tendreſſe. Allons revoir madame Abraham & Benjamine; elles vont être bien joyeuſes de voir que j'approuve cette alliance. Mais que deviendra Damis ? Ce qu'il pourra, il ſe pourvoira ailleurs. Il m'attend chez moi.... Oh ! ma foi, je n'oſerais plus y aller rentrer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BENJAMINE, Madame ABRAHAM, M. MATHIEU.

Madame ABRAHAM.

HE bien ! mon frère, j'avois grand tort de donner Benja-

mine à monſieur le Marquis de Moncade ? Damis lui convenait beaucoup mieux ? je ne ſavois ce que je faiſais.

M. MATHIEU.

C'eſt moi, ma ſoeur, qui ne ſavais ce que je diſais.

Madame ABRAHAM.

J'étais une imbécile, une extravagante, une folle, de marier ma fille à un Seigneur ?

M. MATHIEU.

Je vous demande pardon, j'étais un ſot.

Madame ABRAHAM.

Elle devait être malheureuſe avec lui ?

M. MATHIEU.

Prenez cela pour les oppreſſions d'un oncle qui aime ſa niece.

BENJAMINE.

Je vous en ſuis obligée, mon oncle.

M. MATHIEU.

Mon propre exemple, eſt celui de tant de Bourgeois, qui ſe ſont mal trouvés de pareilles alliances, me faiſoient trembler que ma nièce ne tombât en de méchantes mains. Cette crainte me faſoit regarder monſieur le Marquis avec de mauvais yeux: je me le repréſentais comme quantité d'autres courtiſans, c'eſt-à-dire, comme un petit-Maître, étourdi, évaporé, indiſcret, diſſipateur, mépriſant, dédaigneux : mais point du tout ; j'ai eu le plaiſir de voir que je m'étais trompé ; c'eſt un jeune Seigneur, ſage, poſé, aimable, plein d'eſprit....

Madame ABRAHAM.

Ah, ah ! je connois bien mes gens.

BENJAMINE.

Je ſuis ravie, mon oncle, que vous en ſoyez content.

M. MATHIEU.

Oui, très-content, ma chere nièce. Je jurerois que tu ſeras avec avec lui la plus heureuſe femme de France. Je ne l'ai vu qu'un inſtant ; mais je ſuis ſûr de ce que je dis. C'eſt bien le plus honnête-homme, le meilleur coeur, le plus.... Oh ! ma foi, j'en ſuis enchanté.

Madame ABRAHAM.

Vous ne voulez donc plus la déshériter ?

M. MATHIEU.

Vous avez entendu comme je viens de dire à M. Pot-devin, ſon Intendant, que je lui aſſurois tout mon bien ; je voudrois avoir cent millions, je les lui donnerois avec plus de plaiſir.

BENJAMINE.

Soyez ſûr de ſa reconnoiſſance, & de la mienne.

M. MATHIEU *riant.*

Je voudrois que vous m'euſſiez vu, quand je ſuis entré ici ;

je venois vous quereller, j'y ai trouvé Damis au déſeſpoir, il m'a encore animé contre vous : enfin, j'étois dans une colère ſi grande, que je croyois que j'allois vous étrangler, vous, Benjamine, & monſieur le Marquis même. Hélas ! ſitôt qu'il a paru, j'ai ſenti peu-à-peu que ma colère s'évaporoit ; &, à la fin, je me ſuis voulu un mal incroyable, de m'être oppoſé un ſeul moment à ce mariage.

Madame ABRAHAM.

Je ſavais bien, moi, que vous reviendriez ſur ſon compte.

M. MATHIEU.

Mais une choſe me tracaſſe l'eſprit.

BENJAMINE.

Qu'eſt-ce, mon oncle ?

M. MATHIEU.

C'eſt que j'ai imprudemment promis ma protection à Damis ; je l'ai envoyé chez moi m'attendre, & je vous avoue qu'il m'embarraſſe ; je ne ſais comment y retourner, ni comment m'en défaire.

Madame ABRAHAM.

Quoi ! ce n'eſt que cela ; vous vous démontez pour bien peu de choſe. Ah, ah ! laiſſez-moi faire, il n'y a qu'à appeller Marton.

M. MATHIEU.

Pourquoi faire ?

Madame ABRAHAM.

Pour le congédier ; elle l'entend à merveille : elle le fera bien vîte déguerpir de votre maiſon. (*Elle appelle.*) Marton ? Bon : la voilà qui vient à propos.

SCÈNE II.

BENJAMINE, MARTON, Madame ABRAHAM, M. MATHIEU.

MARTON.

Madame, voilà le coureur de monſieur le Marquis qui demande a vous parler.

Madame ABRAHAM *à Marton.*

Faites entrer.

MARTON.

Entrez, monſieur le Coureur.

SCÈNE III.

MARTON, BENJAMINE, Madame ABRAHAM, LE COUREUR, M. MATHIEU.

LE COUREUR.

Très-humbles ſaluts, mademoiſelle Benjamine. — Serviteur, madame, Abraham. — Votre valet, M. Mathieu. — (*A Marton*) Bon ſoir, fripponne. — (*A Benjamine.*) Mademoiſelle, voilà un billet de monſieur le Marquis Moncade.

BENJAMINE, *prend le Billet avec vivacité.*

LE COUREUR.

Tètebleu, comme vous prenez cela ! on voit bien que vous devinez une partie des douceurs qu'il renferme.

Madame ABRAHAM, *au Coureur.*

Tenez, mon ami, voilà un louis d'or pour votre peine.

LE COUREUR, *à Madame Abraham.*

Grand-merci, Madame.

M. MATHIEU, *au Coureur.*

Et en voilà auſſi un, pour vous marquer combien j'aime monſieur le Marquis.

LE COUREUR.

Grand-merci, Monſieur. (*A Benjamine.*) Et vous, Mademoiſelle, n'aimez-vous point mon maître?

MARTON, *à part.*

Le drôle y prend goût.

LE COUREUR.

Il eſt amoureux de vous comme tous les diables.

BENJAMINE, *au Coureur.*

Dites-lui bien que nous l'attendons avec impatience.

LE COUREUR.

Il va accourir. Pour moi, je galope porter cet autre billet chez un Duc des amies de mon maître.

BENJAMINE.

Un Duc, ma mère !

LE COUREUR.

C'eſt pour le convier à vos noces. Votre très-humble & très-obéiſſant. (*A Marton,*) Sans adieu, mon adorable.

SCENE IV.

MARTON, BENJAMINE, Madame ABRAHAM, M. MATHIEU.

BENJAMINE, *préſentant le billet à M. Mathieu.*

TEnez, mon oncle, liſez vous-même, afin que vous connoiſſez mieux ce que vaut monſieur le Marquis

M. MATHIEU *prenant le Billet.*

Avec plaiſir.

Madame ABRAHAM.

Je brûle d'entendre ce billet.

MARTON.

Pour moi, je ſuis perſuadée qui contient de belles choſes.

BENJAMINE.

Tu vas entendre, Marton.

M. MATHIEU, *lit.*

Enfin, mon chér Duc.... mon cher Duc!... (Il lit la ſuſcription.) *A Monſieur, Monſieur le Duc de.....*

Madame ABRAHAM.

Vous verrez que le Coureur aura fait une mépriſe.

M. MATHIEU *riant.*

Oui, juſtement. Il nous a donné le billet qu'il portait à ce Duc, ami de ſon maître. Peſte du butord!

Madame ABRAHAM.

Ne laiſſons pas de lire, puiſqu'il eſt décacheté.

M. MATHIEU, *riant.*

Enfin, mon cher Duc, c'eſt ce ſoir que je.... que je m'encanaille.....

Madame ABRAHAM.

Plaît-il mon frère? Que dites-vous? Liſez-donc, Liſez-donc bien.

M. MATHIEU, *lui montrant la lettre.*

Liſez mieux vous même, ma ſoeur.

Madame ABRAHAM *lit.*

Que je... m'encanaille....

BENJAMINE *lit.*

Que je... m'encanaille...

MARTON *liſant.*

Oui....*canaille.*

BENJAMINE.

Seroit-il poſſible, Marton?

MARTON, *à Benjamine.*

Ma foi, j'en tremble pour vous.

M. MATHIEU.

Continuons de lire. (*Il lit.*) *Enfin, mon cher Duc, c'eſt ce ſoir que je m'encanaille; ne manque pas de venir à ma noce, & d'y amener le Vicomte, le Chevalier, le Marquis, & le gros Abbé. J'ai pris ſoin de nous aſſembler un tas d'originaux qui compoſent la noble famille où j'entre. Vous verrez premièrement ma belle-mere, Madame Abraham: vous connoiſſez tous, pour votre malheur, cette vieille folle . . .*

Madame ABRAHAM.

L'Impertinent!

M. MATHIEU.

Vous verrez ma petite future Mademoiſelle Benjamine, dont le précieux vous fera mourir de rire.

MARTON.

Ecoutez, voilà des vers à votre honneur.

BENJAMINE.

Le ſcélérat!

M. MATHIEU.

Vous verrez mon très-honoré oncle, Monſieur Mathieu, qui a pouſſé la ſcience des nombres, juſqu'à ſavoir combien un écu rapporte par quart-d'heure.... Le traître!

MARTON.

Le bon Peintre!

M. MATHIEU.

Enfin, vous y verrez un Commiſſaire, un Notaire, an accolade de Procureurs. Venez vous réjouir aux dépens de ces animaux-là, & ne craignez point de les trop berner; plus la charge ſera forte, & mieux ils la porteront, ils ont l'eſprit le mieux fait du monde; & je les ai mis ſur le pied de prendre les brocards des gens de Cour pour des Complimens. A ce ſoir, mon cher Duc. Je t'embraſſe.

Le Marquis DE MONCADE.

Voilà, je vous aſſure, un méchant homme.

MARTON.

Je crains bien que nous ne ſoyons pas enmarquiſées.

Madame ABRAHAM.

Aurait-on penſé cela de lui?

M. MATHIEU.

Après cela, fiez-vous aux courtiſans: je me ſerais donné au diable que c'était un honnête-homme: j'étais en garde contre lui, & il m'a pris comme un ſot.

MARTON, *à M. Mathieu.*

Ce qui m'en fâche le plus, c'eſt que vous avez payé cette pilule deux louis d'or au Coureur.

Mme ABRAHAM.

Qand je lui en aurais donné dix, je ne m'en repentirois pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTON.

Le voilà qui revient.

SCENE V.

MARTON, BENJAMINE, Mme ABRAHAM, LE COUREUR, M. MATHIEU.

LE COUREUR.

EH! morbleu, Mesdames, qu'ai-je fait? Voilà votre lettre; & je vous ai donné celle que monſieur le Marquis écrivait à un Duc de ses amis. Donnez. Par bonheur le cachet n'eſt pas rompu: je vais la raccommoder, & la porter en diligence: je vous prie de ne lui point parler de ce qui-pro-quo: il n'eſt pas aiſé, il m'aſſommeroit. Serviteur.

MARTON, *au Coureur.*

Au diable, meſſager de malheur!

SCENE VI.

MARTON, BENJAMINE, Madame ABRAHAM, M. MATHIEU.

BENJAMINE.

JE n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci.

MARTON.

Donnez, donnez-moi. Or, écoutez.

M. MATHIEU.

Laiſſe cela, Marton. C'eſt ſans doute quelque nouvelle inſulte : mais il n'aura pas le plaiſir de ſe rire encore long-tems de nous ; ſon Coureur va lui-même le faire donner dans le panneau. Et ce ſoir, en préſence de ſes amis, il ſera la dupe de ſes perfidies.

Mme. ABRAHAM.

Je ſuis hors de moi.

BENJAMINE.

Que faut-il que je devienne ?

M. MATHIEU, *à Benjamine.*

Il faut vous raccommoder avec Damis ; il m'attend chez moi. Marton, vas le faire venir.

BENJAMINE.

Non, mon oncle : laiſſez-moi plutôt enſevelir ma honte dans un couvent.

M. MATHIEU.

La belle penſée !

BENJAMINE.

J'ai rebuté Damis : quelle honte de retourner à lui !

M. MATHIEU.

Il ſera ravi de vous avoir.

MARTON.

Hé bien, le ferai-je venir ?

M. MATHIEU.

Oui, vas.

MARTON, *ſortant.*

Adieu le Marquiſat, adieu la Cour.

SCENE VII.

BENJAMINE, Mme. ABRAHAM, M. MATHIEU.

Madame ABRAHAM.

Encore une choſe qui me chagrine, mon frère.

M. MATHIEU.

Qui ? Queſt-ce ?

Madame ABRAHAM.

C'eſt que j'ai eu la foibleſſe de faire à ce beau Marquis un dédit de cent mille livres.

M. MATHIEU.

Cent-mille francs ? Ma ſoeur, vous craigniez de le manquer.

Madame ABRAHAM.

Cela eſt fait.

M. MATHIEU.

Allez, allez, vous êtes encore trop heureuſe de ce qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien, & votre fille.

Madame ABRAHAM,

Que ne vient-il à préſent, le perfide ?

M. MATHIEU.

Non, ma ſoeur. Feignons, pour le faire tomber dans le piége que je lui tends.

Madame ABRAHAM.

Il vaut donc mieux que je me retire; car je ſuis outrée, je ne me poſſéderai pas. Je vais envoyer chercher notre couſin le Notaire. (*Elle ſort*).

SCENE VIII.

BENJAMINE, M. MATHIEU.

M. MATHIEU.

VOus! Damis va venir, faites votre paix avec lui. Le voici déja. Je vous laiſſe enſemble.

BENJAMINE.

Reſtez avec moi, mon oncle.

SCENE IX.

BENJAMINE *ſeul.*

QUe vais-je lui dire? Que ſa préſence m'embarraſſe!

SCENE X.

DAMIS, BENJAMINE.

DAMIS.

ENfin, adorable Benjamine, c'en eſt donc fait? Vous épouſez le Marquis de Moncade? Je vous perds pour toujours? Quoi! vous ne daignez pas tourner la vue ſur moi? Ah, Benjamine!

BENJAMINE.

Ah! Damis, je n'oſe lever les yeux, & je mérite que vous me haïſſiez.

DAMIS.

Non, je vous aimerai toujours, toute infidelle que vous etes. Je voudrois que le Marquis pût vous offenſer, qu'il pût mériter votre haine: mais non, vous etes trop belle trop bonne; qui pourroit jamais ſe réſoudre à vous déplaire?

BENJAMINE.

Hé bien, ſi cela étoit, Damis?

DAMIS.

Ah! quel plaiſir j'aurois à vous voir revenir à moi!

BENJAMINE.

vous vous ſouviendriez éternellement que je vous quittois, & que vous ne me devez qu'au dépit.

DAMIS.

Non, ma chere Benjamine.

BENJAMINE.

Qui m'en aſſureroit.

DAMIS.

Mon amour, mon coeur: oubliez le Marquis, oubliez votre infidélité; & moi, je ne m'en ſouviens déja plus.

BENJAMINE.

Damis, je ne me la pardonnerai jamais.

DAMIS.

Ah ! ma chere Benjamine. Quoi ! je revois en vous cette tendreſſe....

BENJAMINE.

Oui, Damis, & je ne reverrai jamais qu'en vous ce qui pourra me plaire. (*Damis lui baiſe la main.*)

SCENE XI.

DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE.

M. MATHIEU.

Ce que je vois me perſuade que vous etes raccommodés. (*A Damis.*) Hé bien, que vous avais-je promis ?

DAMIS.

Ah ! Monſieur, il fallait ce petit démêlé, pour me faire mieux ſentir tout l'amour que j'ai pour elle.

BENJAMINE, *à Damis.*

Et moi, pour me faire connoître tout ce que vous valez.

M. MATHIEU, *à Benjamine.*

Fort bien. Notre couſin le Notaire eſt ici : je lui ai expliqué les intentions de votre mère, & les miennes : il travaille à votre contrat de mariage. Oh ! ma foi, monſieur le Marquis aura un pied de nez.

SCENE XII.

MARTON, DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MARTON.

Voilà monſieur le Marquis qui vient ici avec deux Seigneurs de ſes amis.

BENJAMINE.

Evitons-les, mon oncle.

M. MATHIEU, *à Benjamine.*

Oui, vous avez raiſon. Il n'eſt pas encore tems de paroître. En attendant que le contrat ſoit pret, ſuivez-moi chez ma ſoeur. Marton, reſte là pour les recevoir.

SCENE XIII.

MARTON, *ſeule.*

Le maudit Coureur ! hem ! je l'étranglerois, le chien qu'il eſt, avec ſon qui-pro-quo ! il n'y a que moi qui perds à cela. Oh ! il n'en eſt pas quitte.

SCENE XIV.

MARTON, LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS.

Venez, venez, mes amis.

LE COMTE, *embraſſant Marton.*

J'embraſſe d'abord. Eſt-ce là ta future, Marquis ? Elle eſt, ma foi, drôle.

LE MARQUIS.

Eh! non, Comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR.

C'eſt, à coup ſûr, quelqu'une de ſes parentes.

LE MARQUIS.

Tout auſſi peu, Commandeur. (*A Marton.*) Mais où eſt donc madame Abraham, monſieur Mathieu, mademoiſelle Benjamine? Je les croyais ici. Vas donc leur dire qu'ils viennent que ces Meſſieurs brûlent de les voir, & de les ſaluer.

MARTON, *au Marquis.*

J'y vais, Monſieur. (*Elle va pour ſortir.*)

LE MARQUIS, *l'appelant.*

St, ſt. Et mon billet? Tu ne m'en dis rien. Comment a-t-il été reçu? Ils en ſont tous charmés, n'eſt-ce pas?

MARTON.

Aſſurément. Ils ſeraient bien difficiles.

LE MARQUIS.

Cela eſt léger, badin. Damis lui écrivait-il ſur ce ton?

MARTON.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

A propos de Damis; il eſt ici, ne ſera-t-il pas des nôtres? Que Benjamine l'arrete, je le veux, dis-lui bien.

MARTON, *en s'en allant.*

Quel domage que de ſi jolis hommes ſoient ſi ſcélérats dans le fond?

SCENE XV.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMTE.

PArbleu! Marquis, tu me mets-là d'une partie de plaiſirs des plus ſingulières. Elle eſt neuve pour moi.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Tant mieux. Elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR *au Marquis.*

Aurons-nous des femmes?

LE COMTE.

Le Commandeur va d'abord là.

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Oui; je t'en promets une légion, tant femmes que fille, & toutes de la parenté; ces petites gens peuplent prodigieuſement.

LE COMMANDEUR.

Un de mes grands plaiſirs eſt de regarder une Bourgeoiſe, quand un homme de condition lui en conte. Pour faire l'aimable, elle fait les plus plaiſantes mines du monde; ce ſont des

ſimagrées, elle ſe rengorge, elle s'evanouit, elle ſe flatte, elle ſe rit à elle-même; on voit ſur ſon viſage un air de ſatisfaction & de bonne opinion.

LE COMTE.

Oh! morbleu, Commandeur, je te donnerai ce plaiſir-là. Je me promets de bien déſoler des maris, & de lutiner bien des femmes.

LE COMMANDEUR, *au Comte.*

Tu leur feras honneur à tous. Tu verras, les maris ſourire avec un viſage gris-brun, & les femmes n'oſeront ſeulement ſe défendre. Oh! ils ſavent vivre les uns & les autres.

SCENE XVI.

MARTON, UN COMMISSAIRE, LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

MARTON.

Monſieur le Marquis, la Compagnie va venir.

LE MARQUIS, *à Marton.*

Qu'eſt-ce déja que ce viſage-là?

MARTON.

C'eſt M. le Commiſſaire, un beau-frere de feu M. Abraham.

LE MARQUIS.

Apprêtez-vous, mes amis, voilà déjà un de nos acteurs. Soyez le bien venu, mon oncle le Commiſſaire.

MARTON, *bas.*

Je m'apprête à bien rire.

LE COMMISSAIRE.

M. le Marquis....

LE MARQUIS.

Commandeur, Comte, embraſſez donc mon oncle le Commiſſaire.

LE COMMANDEUR.

Embraſſons.

LE COMTE.

De tout mon coeur.

LE MARQUIS.

Il peut vous rendre ſervice.

LE COMMISSAIRE.

Je le ſouhaiterois.

LE COMTE.

Oh! je connois monſieur le Commiſſaire; c'eſt un galant: tel que vous le voyez, il ſemble qu'il n'y touche pas.

LE COMMISSAIRE *au Comte.*

Monſieur, en vérité....

LE COMTE.

Il n'y a pas long-tems que je lui ai ſoufflé une jeune perſonne auprès de qui il avoit déja fait de la dépenſe.

LE COMMISSAIRE.

Ce ſont des bagatelles.

LE COMMANDEUR.

Oui, une maîtreſſe eſt une bagatelle pour un Commiſſaire; il eſt à la ſource.

MARTON, *bas.*

Voilà un pauvre diable en bonne main.

SCENE XVII.

MARTON, LE COMMISSAIRE, DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE, Mme. ABRAHAM, LE MARQUIS, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

MARTON.

MEſſieurs, voici toute la noce qui arrive.

M. MATHIEU, *dans le fond à ſa famille.*

Ne diſons rien, tous tant que nous ſommes. Laiſſons-leur faire toutes leurs impertinences. Nous aurons bientôt notre revanche. Il va être bien pris.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham..... Allons, Commandeur, Comte, je vous les préſente, faites-leur politeſſe, je vous en prie.

LE COMMANDEUR.

Madame Abraham, c'eſt par vous que je commence. Sans rancune.

LE MARQUIS *au Commandeur.*

Elle m'a promis qu'elle ne te rançonneroit plus.

Madame ABRAHAM, *à part.*

J'ai bien de la peine à me contraindre.

LE COMTE.

A moi, madame Abraham, Morbleu, je vous donne mon eſtime. Le diable m'emporte! vous allez être la femme du Royaume la mieux engendrée.

LE MARQUIS.

A ma future.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je lui ai déjà fait mon compliment.

LE COMTE.

Et moi, je la garde pour la bonne bouche, & je cours à ce gros père aux écus. Morbleu! il a l'encolure d'être tout couſu d'or.

LE MARQUIS.

C'eſt mon très-cher oncle monsieur Mathieu.

M. MATHIEU. *à part*

Tu ne ſeras pas mon très-cher.

LE COMMANDEUR.

Que je vous embraſſe auſſi, monsieur Mathieu; il y a longtems que je cherchois à être en liaiſon avec vous. Toute la

Cour vous connoît pour un homme d'un bon commerce, pour un homme de crédit.

M. MATHIEU.

Cela me fait bien du plaiſir.

LE MARQUIS.

Et mon petit couſin le Conſeiller, meſſieurs, ne lui direz-vous rien?

MARTON, *bas.*

Je m'étonnois qu'il l'oubliât.

LE MARQUIS.

Si vous avez des procès, il vous les jugera. Saluez-le donc, allons.

LE COMMANDEUR.

De toute mon ame.

LE COMTE.

Je ſuis ſon ſerviteur.

LE MARQUIS.

C'eſt le meilleur petit caractère que je connoiſſe. J'épouſe ſa maîtreſſe, hé bien! il ſoutient cela en héros.

DAMIS, *bas.*

Nous verrons.

LE COMMANDEUR.

Malepeſte! cela s'appelle ſavoir prendre ſon parti.

LE COMTE.

Je ſuis à madame la Marquiſe.

BENJAMINE, *au Comte.*

Cette qualité ne m'eſt pas due.

LE COMTE.

Oh! pardonnez-moi; & ſi M. le Marquis ne vous épouſe pas, je vous épouſerai, moi.

BENJAMINE, *bas.*

Je mérite bien cela.

SCENE XVIII.

MARTON, LE COMMISSAIRE, DAMIS, M. MATHIEU., BENJAMINE, Mme. ABRAHAM, LE NOTAIRE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

M. MATHIEU, *bas.*

A Notre tour nous allons voir beau jeu. (*Haut.*) Approché, mon couſin le Notaire.

LE MAQUIS.

Il vient fort bien. Soyez le bien venu, mon couſin le Conſeiller Garde-note. Ne trouvez-vous pas, meſſieurs, qu'il a une phyſionomie bien avantageuſe?

LE NOTAIRE.

Laiſſons-la ma phyſionomie, meſſieurs: vous vous moquez

de moi, ſans doute; mais il n'eſt pas tems de rire. Voilà le contrat qu'il eſt queſtion de ſigner.

LE COMMANDEUR.

Monsieur le Notaire a raiſon. Oui, ſignons, nous rirons bien davantage après.

(*Tout le monde ſigne.*)

DAMIS.

A mon tour, meſſieurs, permettez-moi de vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait de ſigner mon contrat de mariage.

LE COMTE, *riant.*

Plaît-il?

LE MARQUIS, *riant.*

Comment, comment? Qu'eſt-ce à dire?

LE COMMANDEUR, *riant.*

Il y a du mal-entendu.

Madame ABRAHAM.

Cela veut dire, monſieur le Marquis, qu'il y a long-tems que nous vous ſervons de jouet.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi cette énigme.

MARTON, *au Marquis.*

Le mot de l'énigme eſt, que votre Coureur a donné, par mépriſe, ou peut-être par malice, à mademoiſelle une lettre que vous écriviez à un Duc de vos amis.....

Madame ABRAHAM, *au Marquis.*

Et que je ne veux pas que vous vous encanailliez.

LE COMMANDEUR, *riant.*

Ah, ah! Marquis, tu ne ſeras pas marié.

LE COMTE.

Il ne faut, morbleu! pas en avoir le démenti.

LE MARQUIS.

Parbleu! mes amis, voila une royale femme, que madame Abraham! Je ne connoiſſois pas encore toutes ſes bonnes qualités. Je m'oubliois, je me déshonorois, j'épouſais ſa fille; elle a plus de ſoin de ma gloire que moi-même; elle m'arrête au bord du précipice. Ah! embraſſez-moi, bonne femme, je n'oublierai jamais ce ſervice. Mais vous paierez le dédit, n'eſt-ce pas?

Madame ABRAHAM.

Il le faut bien, puiſque j'ai été aſſez forte pour le faire, Monſieur, je vous rendrai, pour m'acquitter, les billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham, vous me donnez là de mauvais effets. Compoſons à moitié de profit, argent comptant.

M. MATHIEU.

Non, monsieur, c'est assez parler.

LE MARQUIS.

Adieu, madame Abraham. Adieu, mademoiselle Bernardine. Adieu, messieurs. Adieu, monsieur Denis : épousez, épousez ; je le veux bien. Nous devenons, le Comte, le Commandeur & moi, vous faire l'honneur d'assister à votre noce : mais ceci vous gênera peut-être. Ma foi, mes amis, laissons faire ces honnêtes gens, & retirons-nous. Adieu. Ne bougez pas. (*Il sort en riant, avec le Comte & le Commandeur.*)

SCENE XIX. & dernière.

MARTON, LE COMMANDEUR, LE NOTAIRE, MADAME ABRAHAM, DENIS, BENJAMIN, M. MATHIEU.

MARTON.

Hé bien ! vous vous promettiez de le berner : c'est encore lui qui se moque de vous.

M. MATHIEU.

Allons, allons achever le mariage, & nous réjouir de l'avoir échappé belle.

MARTON, aux Spectateurs.

Et vous, Messieurs, s'il vous semble que ce soit ici une bonne école, venez-y rire.

FIN.